

FR

Paulo
Nazareth
Patois / Patuá



01_02

27_04_2025

WIELS WIELS WIEL

« Le centre du monde se situe là où l'on est né. »

— Paulo Nazareth

Depuis plus de quinze ans, Paulo Nazareth traverse méthodiquement les Amériques et le continent africain, ses pieds nus touchant le sol dans une performance permanente qui révèle comment les cartographies coloniales et le racisme systémique ont façonné les paysages contemporains. Les chemins qu'il parcourt, de manière délibérée et lente, transforment le déplacement en une forme de narration, nous permettant de voir comment, par le mouvement, les histoires se gravent dans les corps, les langues et les frontières. À WIELS, une ancienne brasserie dont l'architecture industrielle fait écho à l'histoire du travail et de la transformation, l'exposition *Patois/Patuá* incarne ces voyages à travers un assemblage complexe de mots, d'images et de sons, tissant des histoires qui vont bien au-delà du personnel.

Le titre bilingue et homophone de l'exposition, *Patois/Patuá*, renvoie à deux grands actes de résistance qui résonnent dans l'œuvre de Paulo Nazareth : les *patois*, ces langues vernaculaires non standardisées qui ont résisté à la normalisation coloniale, et les *patuá*, des amulettes fabriquées à la main, ancrées dans les traditions afro-brésiliennes. Ces talismans, apportés au Brésil par des personnes musulmanes issues de

l'Afrique de l'Ouest et réduites à l'esclavage, contenaient des charmes écrits en arabe qui mélangeaient les pratiques islamiques, africaines et catholiques pour en faire des objets de protection personnelle. Cette convergence de résistance trouve un terrain particulièrement fertile à Bruxelles, une ville officiellement divisée entre le français et le néerlandais, où de nombreuses autres langues coexistent dans des états variables de reconnaissance ou d'invisibilité. Ensemble, ces deux mots montrent comment la langue et la culture peuvent servir d'armure, transformant les structures imposées en outils de survie et de résistance.

Au cœur de cette résistance se trouve l'identité même de l'artiste, qu'il proclame ainsi : « Je suis Paulo. Je m'appelle Paulo Nazareth. Nazareth vient de la mère de ma mère, Nazareth Cassiano de Jesus ». À travers ce nom, il revendique une ascendance marquée par la violence systémique : sa grand-mère, enfermée dans le tristement célèbre asile de Barbacena – connu sous le nom de « cimetière des vivants » – était l'une des plus de 60 000 victimes de la torture, de la négligence et de la mort massive visant la population marginalisée du Brésil. « Être Nazareth est mon travail. J'ai commencé à porter cet ancêtre. Ma grand-mère est devenue une sorte de *carranca*, comme celles qui protègent les navigateurs dans les eaux brésiliennes. Cet *Egun* (terme yoruba signifiant « ancêtres ») qui me protège et marche avec moi... »

À l'instar des noms eux-mêmes, souvent mal prononcés, modifiés ou effacés, le travail de Paulo Nazareth incarne la dynamique complexe de la migration, de l'assimilation et de la résistance, qui fonctionnent à la fois comme des marqueurs d'exclusion et des portails de la mémoire ancestrale. En portant le nom de sa grand-mère comme un talisman protecteur, il transforme l'absence en présence, faisant d'elle sa *patuá* la plus intime et la plus chère. Par cet acte, il devient plus qu'un conteur, il devient une archive vivante, son identité fonctionnant comme un réceptacle où des histoires effacées refont surface pour être confrontées à leurs manifestations contemporaines.

Ce concept d'archive vivante trouve une expression puissante dans la CAM (The Immigration Cooperative), projet qui ouvre l'exposition. Ici, nous faisons la rencontre de travailleur-se-s immigré-e-s africain-e-s ayant à naviguer dans les systèmes d'immigration opaques de Bruxelles et dont les histoires sont tissées dans l'œuvre à travers leurs expériences. Les boîtes d'archives et les dossiers sont tirés loin de leurs origines bureaucratiques pour devenir des réservoirs de luttes partagées, résonnant avec une histoire collective de déplacement et de survie. À travers cette installation, la migration n'apparaît plus comme un transit fluide, mais plutôt comme une négociation constante avec des présences et des frontières aussi bien visibles qu'invisibles.

Ces histoires accumulées se matérialisent dans la première salle de l'exposition, où des structures métalliques – un matériau que l'on trouve sur les chantiers de construction, dans les camps de migrant.e.s et dans les installations temporaires du monde entier – sont dispersées dans l'espace. Sur ces écrans industriels, à la fois symboles de division précaire et d'abri provisoire, sont montrées diverses œuvres qui créent un espace résistant à la navigation linéaire, faisant allusion aux frontières et aux seuils qui façonnent les récits de migration. Ici, le multilinguisme qui imprègne l'œuvre de Paulo Nazareth prend l'aspect d'une vaste assemblée guidée par cet artiste-conteur, dont la structure poétique est amplifiée par de nombreuses voix provenant de différentes coordonnées temporelles et géographiques, habitant souvent les espaces liminaux entre les tampons et les permis.

Dans cette dense constellation d'œuvres, *For Sale* apparaît comme une critique particulièrement incisive du regard colonial. L'artiste se présente comme un « homme exotique », vantant son image dans de multiples langues qui retracent des histoires complexes de commerce et de colonisation. Le titre, austère et transactionnel, utilise le vocabulaire marchand, met en lumière la vision déshumanisante selon laquelle les corps indigènes et africains ont été vus – et vendus – pendant des

siècles. Cette œuvre fait délibérément écho à l'héritage des expositions humaines, comme celles, infâmes, du Musée royal d'Afrique centrale. Pourtant, l'auto-marchandisation de l'artiste subvertit le récit attendu : il refuse que son image soit consommée sans être critiquée. En rendant l'exotisme de son identité explicitement transactionnel, il en fait un outil de résistance, transformant les langages du marché en miroirs aux bords acérés qui reflètent la violence du regard colonial.

Dans *KaÁguy Rupigua*, Paulo Nazareth va au-delà de cette critique de la logistique et du commerce capitalistes. Cette œuvre sonore et photographique est un antidote aux effets désastreux de l'agro-industrie et de la monoculture sur la vie sauvage et les terres indigènes du Brésil. Dans un pays où de vastes étendues de forêts indigènes et de terres autochtones sont systématiquement rasées au profit de plantations de soja et d'élevages de bétail, on entend l'artiste apprendre des noms d'animaux indigènes des enfants de communautés qui ont subi des siècles de violence systématique, depuis les massacres de l'époque coloniale jusqu'aux accaparements de terres contemporains. Ces enregistrements résonnent dans les salles de l'exposition comme des souvenirs lointains ou des respirations menacées, se transformant en autant d'amulettes orales protégeant le savoir contre les forces jumelles de la dévastation écologique et du génocide indigène.

Cet acte de préservation des connaissances en danger trouve une autre forme dans *Palmares/Wakanda*, où le travail brodé de Paulo Nazareth jette un pont, à travers le temps et l'espace, entre deux utopies Noires. Ici Palmares, cette légendaire communauté autogérée par des échappés de l'esclavage au Brésil au XVIII^e siècle, qui a su résister aux forces coloniales portugaises pendant près d'un siècle, converge avec le Wakanda, la nation africaine fictive de la bande dessinée Black Panther de Marvel, qui imagine une société africaine épargnée par le colonialisme. Grâce à des points délicats et délibérés, Paulo Nazareth entrelace la résistance historique avec les rêves contemporains de liberté.

En contraste frappant avec ces fils délicats, *Ode to the Sovereignty of Africa*, installation vidéo in situ, occupe toute la deuxième salle, où des drapeaux en décomposition signalent la fragilité croissante des États-nations. Leurs couleurs s'estompent à mesure que les symboles des frontières imposées s'effritent. Montés sur des échafaudages, les 54 drapeaux des États du continent africain évoquent à la fois l'artifice des frontières coloniales et la persistance de leur pouvoir. Ce nouveau travail s'inscrit dans le cadre d'une enquête menée tout au long de la carrière de l'artiste : Comment les frontières artificielles de l'Afrique continuent-elles de contribuer à la prospérité et au bien-être de l'Europe et de l'Occident ?

Le voyage spatial de l'exposition culmine lorsque l'on monte l'escalier industriel pour découvrir *Oi Ori Buruku*, une vidéo dans laquelle un immigrant nigérian, debout sur le sommet de l'Edifício Itália de São Paulo, maudit la ville en yoruba. La projection fait face à une fenêtre panoramique donnant sur Bruxelles, superposant ainsi les deux villes. Le titre même de l'œuvre – qui se traduit par « mauvaise mentalité », le mot « Ori » faisant référence à l'essence de l'être – évoque la violence de l'adaptation forcée. Ces malédictions, qui font le lien entre des siècles de violence, transforment la préservation de la langue en un acte de résistance. La voix de l'immigré résonne non pas comme un plaidoyer mais comme une déclaration, un refus de succomber à l'effacement exigé par la modernité urbaine.

Ce thème de la résistance culmine dans le choix délibéré de l'artiste de refuser de venir en Europe avant d'avoir visité tous les pays du continent africain, soulignant ainsi sa critique de la circulation artistique qui reproduit souvent les itinéraires coloniaux. Sa présence, qui incarne la résilience d'un héritage culturel et des traditions orales, se manifeste à travers « Paulo Nazareth Ltd. », un réseau composé de membres de sa famille et de collaborateur·rice·s qui activent l'exposition en son absence. Ensemble, ils et elles transforment l'espace en une archive vivante d'histoires transmises de génération en génération, leurs voix défiant le silence, transcendant les bornes de la mortalité

et de l'oppression. Ces traces, fragmentaires mais indéniables, sont accessibles uniquement à celles et ceux qui sont prêt-e-s à les écouter, faisant de l'exposition un testament du pouvoir persistant des récits qui refusent de disparaître.

Commissaire : Fernanda Brenner

Assistant curator: Mel Marcondes

BIOGRAPHIE

Paulo Nazareth (vieil homme né dans la ville de Borun Nak [Vale do Rio Doce] Minas Gerais) vit et travaille à travers le monde. Son travail est souvent le résultat de gestes précis et simples, qui ont des ramifications plus larges, sensibilisant aux questions pressantes de l'immigration, de la racialisation, de la mondialisation, du colonialisme et de leurs effets sur la production et la consommation d'art dans son pays natal, le Brésil, et dans le Sud global. Bien que son travail se manifeste par la vidéo, la photographie et les objets trouvés, son moyen d'expression le plus puissant est peut-être celui de cultiver des relations avec les personnes qu'il rencontre sur la route – en particulier celles invisibilisées en raison de leur statut légal ou celles réprimées par les autorités gouvernementales. Par certains aspects, Nazareth incarne délibérément l'idéal romantique de l'artiste errant à la recherche de lui-même et de vérités universelles, afin de déjouer les stéréotypes sur l'identité nationale, l'histoire culturelle et la valeur humaine.

MERCI DE VOTRE VISITE !

Avec le soutien généreux de :
Mendes Wood DM

Remerciements à :

Felipe Dmab, Carolyn Drake Kandiyoti, Verônica Hornyanski, Mel Marcondes, Wanling Chang, Melissa Ganaha, Ana Gonçalves da Silva, Ana Maria da Silva, Matthew Wood, Julia Moreira, Renato Silva, Julio Nazareth

Équipe de production de WIELS:

Nicolas Garcia Baino, Jean-Baptiste Tricot, Eline Harmse, Arthur Calloud, Mara Jenny, Camiel Vandenbussche, Raphael Vanhoestenbergh, Aira Garcia Lacarta, Maria Krisztina Nagy
Et stagiaires : Giorgia Dargenio, Francesca Weber

CAM [Cooperativa de Apoio Mútuo a Imigrantes]:

Aissatou Ba, Faty Dialo, Farmata Sow

- 📘 WielsBrussels
- 📷 WIELS_brussels
- 🎧 wiels_brussels

Événements et plus d'infos via
WIELS.ORG



Mendes
Wood
DM